

## NOTES ET FAITS

La langue française tend à étendre chaque jour son rayon d'influence.

Dans la Basse-Autriche, les recteurs des lycées et des collèges se proposent de demander à leur gouvernement de supprimer l'enseignement de la langue grecque, dans toutes les écoles secondaires, pour le remplacer par l'enseignement de la langue française.

A propos de la corde de pendu, rectifions un proverbe qui a été généralement mal compris.

Une simple corde ayant servi à la strangulation de quelqu'un ne suffit pas à porter chance ; pour qu'elle puisse tenir lieu de talisman, il faut :

- 1o. Qu'elle ait cassé avant la fin de l'opération ;
- 2o. Qu'un morceau vous en ait été offert par le pendu lui-même, après sa réconciliation avec l'existence.

Avis à toutes celles qui portent de la fausse corde dans leur porte-monnaie !

Un savant vient d'établir qu'un grand nombre de poissons ont un langage comme les autres animaux.

Ainsi d'après lui, les harengs crient comme des souris, les rougets font entendre des grognements comme les porcs, les tanches croassent comme les grenouilles, et les huîtres elles-mêmes gémissent doucement, exhalant des sons mélodieux.

Et l'on disait jusqu'à ce jour, pour désigner les gens discrets, "muet comme poisson."

La colonie australienne de Queensland souffre d'un dépeuplement. Pour encourager la multiplication de la race, son gouvernement a imaginé un curieux moyen : il emprunte à la Belgique le vote plural. En d'autres termes, il propose un projet de loi accordant deux voix, dans les élections, à tout père de famille ayant deux enfants. Trois enfants donneraient droit à trois voix, et ainsi de suite.

Le vote plural, basé sur le nombre des enfants (lesquels deviennent ainsi indirectement électeurs en naissant, au profit du papa), voilà à quoi on n'avait pas songé en Belgique.

Lorsque la reine Wilhelmine n'avait encore que six ans, elle ne dinait pas à table, mais y était admise au dessert, et il était d'usage qu'elle choisît elle-même la personne auprès de laquelle elle voulait s'asseoir.

Un jour, elle vint s'installer à côté d'un vieux général, réputé pour sa bravoure et sa loyauté. Au bout de quelques minutes, elle lui dit tout à coup : "Est-ce que cela ne vous fait pas peur que je sois venue près de vous ?"

—Peur ?—répondit le général—assurément non ! Je suis, au contraire, très fier d'avoir pour voisine ma future souveraine. Mais pourquoi pensiez-vous que je puisse avoir peur ?

—C'est que vous ne savez pas que toutes mes poupées ont la rougeole !

Ce que coûte l'Etat !

Un statisticien a cherché à établir ce que le gouvernement a coûté en France pendant une heure, sous les différents pouvoirs du siècle dernier.

Sous le Consulat et l'Empire, l'heure coûtait 115,000 francs.

Sous la Restauration, 119,000 francs.

Sous Louis-Philippe, 150,000 francs.

Sous la République de 1848, 172,000 francs.

Sous le second Empire, 249,000 francs.

Enfin sous la seconde République, dans les dernières années du siècle qui vient de finir, 463,000 francs.

C'est assez coquet !

Il existe un cercle, à Ostende, où l'on exerce cette banale formalité qu'est le shake-hand.

Les membres de ce cercle ont décidé de supprimer

le salamalec devenu inutile—à leur avis—et voici le compromis qu'ils ont imaginé entre la politesse puérule et honnête et leur horreur de la poignée de main :

A la porte extérieure est un cordon de sonnette, auquel est suspendue une main en bois. Quand on tire le cordon, un timbre résonne dans toutes les salles de l'établissement et le survenant est censé avoir serré la main à tous les membres présents. On peut ainsi jouer au billard ou lire son journal, sans être dérangé par un raseur, qui le sourire aux lèvres, vous apporte l'expression de son indifférente politesse.

C'est simple, pratique et évidemment de très bon goût.

Quoi qu'on dise, Guillaume II n'est pas du tout mécontent, au fond, de la mort de sa mère, l'impératrice Frédéric. Elle lui était un reproche vivant de son incroyable conduite pendant la maladie de son père en 1888. Pour lui rappeler cette conduite, chaque fois qu'il se montrerait au château, une table portait la trace d'un coup de canne de Guillaume II, à cette époque où, prince Guillaume, sa mère avait refusé, à San-Remo, de le laisser entrer chez son père, pour lui présenter un acte d'abdication. L'impératrice Frédéric avait fait transporter à Londres huit caisses de documents qui prouvaient clairement ses intrigues contre son père pour le forcer à abdiquer ; la crainte d'une publication de ces documents fut un éternel cauchemar pour Guillaume.

Une des dernières volontés de l'impératrice a été qu'on plaçât dans son cercueil, près de son cœur, un petit portefeuille qui contenait une collection des petits morceaux de papier sur lesquels l'empereur Frédéric écrivit ce qu'il avait à dire à l'impératrice, lorsqu'il ne pouvait plus parler, après la trachéotomie du 11 février 1888 et l'introduction d'une canule dans sa gorge.

Une grave question agite en ce moment les compositeurs de musique anglais. Il s'agit de savoir quel sera le musicien qui aura l'honneur d'écrire l'hymne du couronnement et de tenir l'orgue de l'abbaye de Westminster, le jour du couronnement du roi Edouard VII. C'est à l'évêque de Londres, en sa qualité de doyen des chapelains royaux, qu'appartient la nomination du "compositeur de la chapelle de sa majesté," dont les émoluments s'élèvent à la somme modeste de huit cents francs. Mais de tout temps les compositeurs-organistes ont trouvé moyen de tirer profit de leur situation d'un jour.

Sir Georges Smart, qui exécuta l'hymne royal lors du couronnement de la reine Victoria, en 1838, trouva mieux. Il glissa, moyennant mille francs par tête, une douzaine de richissimes Anglais parmi les musiciens de l'orchestre. A chacun de ces gentlemen, il avait remis un archet et un violon dont les cordes étaient enduites de savon. C'étaient des musiciens pour rire.

Le scandale fut grand à l'époque, et l'on espère que le privilégié de 1902 n'imitera pas son prédécesseur.

Le cannibalisme est encore en honneur dans de nombreuses contrées où l'on trouve que la chair humaine a un goût supérieur à celui des autres viandes—et c'est tout à la gloire de l'homme !

Un journal anglais rééditait, ces jours derniers, de vieilles accusations du voyageur britannique Grogan, concernant le cannibalisme, qui, assure-t-il, continuerait à sévir au Congo belge.

Il est certain que cette coutume séculaire n'est pas encore entièrement extirpée. Mais il est injuste de parler de l'anthropophagie comme si elle était spéciale au Congo belge. Le cannibalisme a survécu dans diverses régions, comme nous le disions plus haut, et notamment celles de la haute Asie.

Il serait peut-être plus intéressant pour le public anglais d'apprendre combien le cannibalisme sévit dans les îles Fiji, dans la Nouvelle Zélande septentrionale, et méridionale, dans la Nouvelle Guinée anglaise parmi les nègres des Antilles anglaises, et dans presque toute les parties de l'Afrique anglaise.

Dans tous ces pays-là, la loi est : mangez vous les uns les autres.

Pour peu que cela continue, l'aristocratie anglaise<sup>o</sup> accaparrera bientôt tout le petit commerce. Voici une liste—incomplète—de nobles lords qui ne se sentent pas déshonorés de vendre des produits comme un simple épicier.

Lord Hampden fournit Londres de fromages à la crème, qui viennent de sa propriété de Sussex.

Lord Londonderry vend du charbon, mais pas moins d'une demi-tonne à la fois.

Un descendant de Guillaume IV est marchand de thé ; ses colia-postaux sont très appréciés.

Lord Harrington a ouvert, à Londres une boutique où il fait écouler ses fruits et ses légumes.

Sydney Gréville a quitté son poste d'écurier du roi pour se faire marchand de vins et lord Fortsmouth place avec succès des eaux minérales.

Algy Burke a été un des premiers des *upper ten* qui ait monté un restaurant, le "Willis Room", qui jouit d'une grande réputation parmi les gourmets.

Deux jeunes aristocrates, le demi-frère de lord Trevor et M. Mostyn, qui descend de la famille de lord Vaux, à Harrowden, viennent d'ouvrir un hôtel dans une station balnéaire.

Mais la palme revient à lord Walsingham, qui a transformé en hôtel la demeure de ses aïeux.

Pauvres ancêtres !

Voici, d'après sir Henry Watson, qui assistait, en "spectateur," à la prise de Pékin par les troupes alliées, un trait original de cette opération de la guerre.

Il se trouvait près d'une batterie de volontaires américains en position de combat, quand un officier de la même nation arriva au grand galop :

—Voulez-vous avoir l'extrême obligeance, dit-il, de réduire en atomes la bicoque que voici ?

Et son sabre indiquait une des portes de la cité manchoue.

La batterie obéit et le projectile disloqua l'énorme portail.

Et, comme sir Watson demandait au chef de pièce pourquoi l'officier avait employé une formule aussi anormale, celui-ci répondit :

—Quand nous ne sommes pas soldats, nous sommes bijoutiers, et tous deux dans la même maison. L'officier est le premier employé, et moi, je suis le patron.

De là ces égards pour la hiérarchie bourgeoise, même à la guerre !

Il est grand dommage que, dans le trust de l'acier, ouvriers et patrons n'usent pas, les uns vis-à-vis des autres, de la même politesse raffinée.

S'il est vrai que les proverbes reflètent l'esprit d'une race, on se fera une bizarre idée du peuple chinois, à la lecture des proverbes suivants, que publie le *North China Herald* :

"Les prisons, fermées jour et nuit, sont toujours pleines. Les temples, ouverts à deux battants, d'un bout de l'année à l'autre, sont continuellement vides."

"Aux lettrés à parler de livres, aux bouchers à parler de cochons !"

"Trompe un mandarin, escroque-le même, si tu peux, mais ne l'insulte jamais."

"Garde en réserve les gros mots, jusqu'à ce que tu aies épuisé les ressources du langage convenable."

"Si tu veux rester l'ami de tes amis, vends-leur à crédit, mais néglige de réclamer l'argent."

"Dès qu'un homme acquiert de la fortune, il se lance dans un procès ou commence la construction d'une maison."

"Les plus grandes joies coûtent les plus grandes peines."

Encore quelques savoureux proverbes, mais cette fois, sur l'amour et la femme.

"Donne du bâton à ta femme quand tu dois, non quand tu peux."

"Tu empêcheras plus facilement la pluie de tomber que ta mère de se remarier."

"Il est préférable d'avoir affaire à mille mauvais esprits qu'à une seule mauvaise épouse."